



Harper Lee

*Ne tirez pas  
sur l'oiseau moqueur*

*Avec cet oiseau moqueur, apparaît dans notre revue une nouvelle rubrique : y seront présentés des textes destinés aux adultes dans lesquels s'exprime une vision de l'enfance originale ou particulièrement bien rendue. Tous nos lecteurs, passionnés de littérature et d'enfance sont bien sûr invités à participer - en lisant, en écrivant - à cet échange de lectures, sans frontières.*

**Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur**  
de Harper Lee, traduit de l'anglais par  
Isabelle Stoïanov, postface d'Isabelle Hausser  
**Éditions de Fallois, 2005**

ISBN 2-87706-550-2

**19,80 €**

« Dans une petite ville d'Alabama, au moment de la Grande Dépression, Atticus Finch élève seul ses deux enfants, Jem et Scout. Homme intègre et rigoureux, cet avocat est commis d'office pour défendre un Noir accusé d'avoir violé une Blanche. Celui-ci risque la peine de mort. » C'est ainsi que la quatrième de couverture présente ce livre, publié en 1960, au cœur de la lutte pour les droits civiques, par Lee Harper dont ce sera l'unique roman, récompensé par le prix Pulitzer et triomphalement reçu. La narratrice est une petite fille de huit ans, très précoce, à la langue bien pendue, dénommée Scout (en vrai Jean Louise, comme l'appellent les bonnes dames de Maycomb). Le lecteur est averti dès le début que toute l'histoire est en fait revécue par Scout adulte, ce qui explique la pénétration des raccourcis et l'intelligence des situations, bien au-dessus d'une enfant de cet âge. Cependant le ton est si naturel et plaisant que le lecteur est d'emblée plongé dans le monde de l'enfance, celui de Scout et Jem, confrontés à des événements graves et même sordides qui leur font perdre leur innocence et leurs illusions.

La présentation de la famille Finch et de son contexte social est faite avec simplicité et ironie. L'ancêtre, Anglais de Cornouailles, émigre au début du XIX<sup>e</sup> siècle à cause des persécutions contre les méthodistes. L'importance de la religion constitue d'ailleurs une des composantes du récit. Scout demande un jour à sa vieille amie Miss Maudie une explication sur la différence entre les baptistes laveurs de pieds et les baptistes primitifs car elle est indignée par la façon dont les laveurs de pieds osent reprocher à la vieille demoiselle les fleurs de son jardin : s'occuper de fleurs serait une offense à la pratique assidue de la religion.

« D'autant que, pour quelqu'un qui passait toute la journée dehors, elle possédait une formidable connaissance de la Bible ».

Atticus, le père des enfants, en est aussi le héros. Homme hors du commun (dans tous les sens du terme) et parfaitement courtois, à la manière sudiste, il vit et exerce sa profession avec un mépris des préjugés et de la haine raciale, bien répandus dans la petite ville de Maycomb, assorti d'un esprit plein d'humour et d'anti-conformisme qu'il inculque à ses enfants.

- « Tu défends les nègres, Atticus ? ...
- Bien sûr. Ne dis pas " nègre ", Scout, c'est vulgaire.
- Tout le monde dit ça à l'école.
- Désormais, ce sera tout le monde sauf toi...
- Eh bien, si tu ne veux pas que je parle de cette manière, pourquoi m'envoies-tu à l'école ? »

Scout en effet mène campagne contre l'école où son institutrice, pleine de bonnes intentions, l'empêche de lire et d'écrire, car elle utilise la méthode « système Dewey Decimal » pour l'apprentissage de la lecture alors que Scout sait lire depuis sa naissance, d'après son frère...

Atticus sait que sa façon d'agir les expose, lui et sa famille, à l'incompréhension, à la réprobation, à l'agressivité d'une grande partie de la communauté blanche, enfants comme parents, vieilles filles ou pures ordures comme le clan Ewell. Il impose sa gouvernante noire en la soutenant systématiquement contre sa propre fille qui trouve la surveillance de celle-ci trop tyran-

nique mais l'aime quand même et lui découvre des dons – Calpurnia parle aussi bien que le livre de commentaires juridiques dans lequel elle a appris à lire, elle est à la hauteur de toutes les situations, elle cuisine merveilleusement, elle est fière de « ses » enfants qu'elle emmène un jour dans sa propre église noire ; cet épisode savoureux marque leur découverte des talents de la petite communauté fervente qui chante les cantiques en les répétant après le chantre (ramasseur de poubelles, le propre fils de Calpurnia) verset après verset, sans l'aide d'un livre de cantiques : de toutes façons presque tous sont illettrés.

Il y aussi Jem, frère aîné de Scout de quelques années, impressionné par son père modèle, à la fois complice et protecteur de sa sœur mais s'éloignant d'elle parce qu'il grandit et qu'il se cherche ses propres repères. Se joint au couple fraternel un troisième luron, plus ou moins fiancé avec Scout, trop petit pour la longueur de son nom mais cependant apte comme les deux à inventer des jeux fondés sur l'observation des gens. L'obsession pour leur voisin mystérieux tourne au harcèlement qui pourrait devenir grave si les grandes personnes sensées ne veillaient pas.

Scout, en discutant avec les personnes de son entourage, prend conscience de la prégnance des préjugés, de la bigoterie, de la méchanceté colportée par les cancons. Une des séances de la Société des missions présidée par sa tante Alexandra dans sa propre maison la met ainsi en présence de racontars sur fond de bonne conscience méthodiste dont elle fait son miel car elle saisit la différence entre les opinions bornées et les jugements des personnes à l'intelligence et aux convictions rigoureuses. Malheureusement c'est le clan des gens bornés et couards qui fait souvent l'opinion publique et tire sur l'oiseau-moqueur, ce qui est un péché.

Qu'est-ce que cet oiseau-moqueur qui donne son titre énigmatique au livre ? Cet oiseau, commun en Amérique, imite n'importe quel chant et se trouve être la cible des chasseurs, grands et petits. Il s'agit évi-

demment d'une métaphore pour désigner une victime innocente. Ainsi deux personnes dans le récit vont tenir le rôle de victimes de l'obscurantisme. La première, c'est Boo Radley, le voisin fantomatique des enfants Finch qui voudraient à tout prix « faire sortir Boo », car ils ne comprennent pas qu'on puisse rester enfermé. Ils lui envoient des messages au bout d'une perche, s'introduisent dans son potager de nuit pour surprendre son mystère jusqu'à ce qu'ils puissent admettre, fermement invités par leur père à cesser ces jeux puérils et cruels, qu'il faut se mettre à la place d'autrui pour tenter de le comprendre et qu'un individu, s'il n'est pas tout à fait comme les autres, puisse avoir de bonnes raisons pour ne pas sortir de sa maison – il le fera une seule fois, en leur sauvant la vie.

Le deuxième oiseau-moqueur est incarné par Tom Robinson, accusé – faussement – de viol.

Le procès de Tom, au tribunal de Maycomb, présidé par un juge pittoresque, constitue l'un des grands moments du récit. La stratégie tout en finesse du contre-interrogatoire mené par Atticus Finch, avocat de Tom, devrait logiquement mener à l'acquittement de l'accusé. Les enfants Finch sortiront révoltés de l'issue du procès et de la décision du jury : ils font ainsi leur éducation civique et humaine à travers la dure réalité qui s'impose à eux mais ne jettent pourtant pas à bas les valeurs de leur père, « le seul homme de toute la région capable d'amener un jury à délibérer aussi longtemps sur une affaire de ce genre ».... La probité distanciée et l'humour sans concession d'Atticus – tant dans sa vie privée que publique – constitue en fin de compte le meilleur des antidotes à la lutte entre le bien et le mal : quoique incompris par la majorité blanche, Atticus est quand même réélu à la Chambre des représentants ; quoique parfois dénigré par ses enfants regrettant que leur père ne soit pas plus sportif – mais il leur réserve une surprise de taille – il conserve leur admiration et leur tendresse.

Le livre n'est cependant pas sombre. Bien sûr, il se

passé des choses dures, accusation de viol, incendie de la maison de Miss Maudie, tentative d'intimidation d'Atticus par une bande de fermiers, tentative d'assassinat des enfants Finch, sans oublier les élèves de l'école qui n'ont pas de repas de midi ou encore la fille victime de son faux témoignage. Cela pourrait passer pour la description réaliste d'un Sud qui n'existerait plus (Klu Klux Klan, pendaisons de Noirs...), qui s'opposerait encore dans les années 30 au Nord par le respect des coutumes et des bonnes manières et aussi un comportement nonchalant, de mise dans la moiteur du climat : « Les dames étaient trempées de sueur dès midi, après leur sieste de trois heures et, à la nuit tombante, ressemblaient à des gâteaux pour le thé, glacés de poudre et de transpiration. » Il s'agit de cela mais de bien plus. À la fin du récit Scout pense « Jem et moi allions encore grandir mais il ne nous restait pas grand-chose à apprendre, l'algèbre peut-être ». La vivacité des réparties, celles de Scout d'abord mais aussi celles de tous les protagonistes qui aussi bien blasphèment, jurent, parlent comme les Noirs, la drôlerie pleine de tonus qui en émane, la pertinence des observations des enfants sur le monde qu'ils jugent avec une liberté critique – certes un tout petit monde –, tous ces ingrédients que cette nouvelle traduction dévoile très bien procurent un bonheur incessant de lecture. Gravité et légèreté, profondeur et humour se mêlent avec naturel. Ainsi fonctionne le mystère de cette histoire originale où toutes les péripéties sont maîtrisées et entraînent le lecteur dans une découverte de thèmes universels par la grâce de l'enfance authentique.

**Laura Noesser**